



1. La place du marché à Québec, 26 juin 1829. James Pattison Cockburn. Bibliothèque et Archives Canada. 2. Field Battery in Action, c. 1835. John Cockburn. Anne S.K. Brown Military Collection, Brown University Library. 3. Montreal Swells. Entre 1831 et 1834. James Duncan. 4. Portrait d'un fermier canadien. Millicent Mary Chaplin. Bibliothèque et Archives Canada.

Des Patriotes plus grands que nature

Anne-Marie Sicotte raconte avec force images une histoire revisitée du Bas-Canada

MICHEL LAPIERRE



« On a sous-estimé la terreur créée par le pouvoir britannique que les insurgés du Bas-Canada ont subie en 1837 et en 1838. Voilà pourquoi j'ai écrit une Histoire inédite des Patriotes, débarrassée de la censure, des préjugés et des biais qui la camouflaient », me dit la romancière Anne-Marie Sicotte. Comme elle le signale, le récit manquait « de chair ». Mais un texte expressif et des centaines d'images d'époque en font « une plongée » étourdissante.

Les illustrations, presque toutes en couleurs et très bien choisies par la vulgarisatrice de haut niveau, nous retrempent

dans la vie quotidienne du Bas-Canada grâce au talent d'une foule d'artistes contemporains des événements racontés. Les paysages autant que les scènes militaires sont particulièrement évocateurs. Ils mêlent la beauté insouciance de la nature à une lourde atmosphère d'intolérance et d'oppression.

Petite-fille et biographe du dramaturge Gratien Gélinas, Anne-Marie Sicotte, née en 1962, s'est servie de la riche documentation qu'elle avait rassemblée pour nourrir ses suites romanesques publiées entre 2011 et 2015: *Le pays insoumis* (VLB) et *Les tuques bleues* (Fides). L'incendie à Montréal du parlement du Canada-Uni en 1849 par les jusqu'au-boutistes toriers qui s'opposaient aux dédommagements accordés par

les autorités aux victimes de la répression des Patriotes l'a, me confie-t-elle, bouleversée.

« Il permet de voir jusqu'à quel point les extrémistes britanniques, comme ceux du paramilitaire Doric Club, avaient pu provoquer l'insurrection des Patriotes en sachant que le pouvoir colonial y verrait un prétexte pour réprimer un mouvement démocratique qui s'appuyait sur des revendications pourtant fondées », m'explique-t-elle. Ce fanatisme, elle le résume en citant la résolution, adoptée en 1836 par le Doric Club, de lutter jusqu'à la mort pour éviter « la dégradation d'être sujets d'une république franco-canadienne ».

Le livre d'Anne-Marie Sicotte renferme des termes imagés

VOIR PAGE F 2 : PATRIOTES

LE GOÛT DES AUTRES

Don DeLillo, preneur de son de l'agitation contemporaine

Ralph Elawani plonge dans la mélancolie et la paranoïa du romancier américain

Le goût des autres, c'est un lieu où un auteur lit, commente ou critique l'œuvre d'un autre qui l'inspire et à qui il voue une très grande admiration. Cette fois, Ralph Elawani se penche sur *Zero K*, le plus récent roman du New-Yorkais Don DeLillo, devenu pour lui une figure littéraire phare déroutante, presque anxiogène, mais aussi terriblement irrésistible.

RALPH ELAWANI

En 1985, le romancier américain Don DeLillo publiait *White Noise*. C'est par ce chef-d'œuvre de milieu de carrière que l'auteur de ces lignes a été frappé durablement par le génie delillien. Foudroyé par sa capacité à saisir la mélancolie et la paranoïa, à les encaisser tout en les apaisant par le truchement de livres qui tiennent de l'installation cinématographique. L'ouvrage s'inscrit parmi ces moments où le mariage avec la muse connaît une deuxième lune de miel, par amour, et non pour sauver les meubles. On pourrait citer l'album *Rain Dogs*, de Tom Waits (1985), ou encore le long métrage *Teorema*, de Pier Paolo Pasolini (1968), comme exemples analogues.

White Noise constitue peut-être la quintessence de l'œuvre delillienne, en raison de la densité de l'information qu'il contient et de sa capacité à synthétiser les thèmes prisés par le romancier lauréat du National Book Award (1985) et du PEN/Faulkner Award (1992). Des préoccupations qui passent par le rapport aux images, les théories du complot, les crises existentielles, l'effacement progressif de certaines figures clés au sein des histoires, la profération de la parole et les avions. Toujours beaucoup d'avions chez ce natif du Bronx.

Aujourd'hui âgé de 79 ans, DeLillo s'arroge (aux côtés de Joan Didion et de Thomas Pynchon) le titre du plus grand auteur américain vivant dans notre panthéon personnel. Un preneur de son de l'agitation contemporaine, si stérile soit-elle. C'est qu'on ne le perd pas du radar, DeLillo. C'est encore lui qui nous perd. Sa propension à dérouter par l'usage des mécanismes subtils de la médiasphère et l'introduction d'indices faméliques se confirme avec la sortie de *Zero K*, aisément sa plus importante parution littéraire depuis *Underworld*, livre-Goliath publié en 1997.

« *Everybody wants to own the end of the world.* » Ainsi s'ouvre et se termine *Zero K*, et si l'on voulait résumer en une phrase l'œuvre de l'auteur, on n'y serait pas mieux arrivé. Dans ce dix-septième roman, DeLillo met en scène la crise existentielle de Jeffrey Lockhart et, par

VOIR PAGE F 4 : DELILLO



SOURCE SCRIBNER

D'un roman à l'autre, la fluidité de l'écriture de Don DeLillo n'a de cesse d'éblouir.



Eveline Mailhot
décortique
une tempête
émotionnelle
Page F 3



Louis Hamelin
visite le bayou
des *Maraudeurs*
Page F 5

L'ÉTÉ AU CŒUR DES LIVRES

JOHN CIACCIA

Appelez-moi Giambattista

Un parcours personnel et politique

Traduit de l'anglais (Canada) par Suzanne Roch

« Le dossier autochtone, monsieur Ciacchia le connaît, lui qui a parcouru le Québec et le Canada à la rencontre des différentes communautés tout au long de sa carrière politique de plus de vingt-cinq ans. »

Daphnée Hacker-Bousquet, *Le Huffington Post Québec*

© D.R.

COLLECTIF SOUS LA DIRECTION
DE VINCENT LAMBERT ET D'ISABELLE MIRON

J'écris fleuve

« Après le projet d'exportation de pétrole bitumineux sur le Saint-Laurent et plus récemment le déversement d'eaux usées à Montréal, l'ouvrage *J'écris fleuve* nourrit autrement la réflexion. Une trentaine d'écrivains québécois se remémorent ou s'indignent pour rendre hommage à cette présence de toujours. »

Nuit blanche



© D.R.

CRAIG DAVIDSON

Les bonnes âmes de Sarah Court

Traduit de l'anglais (Canada) par Éric Fontaine

« [...] [À] l'image de l'endroit où ils vivent, les habitants de ce patelin entouré d'usines ont des vies qui ne font pas rêver. [...] Fasciné par les destins brisés, Craig Davidson a réussi à nous ébranler sérieusement en donnant vie à une galerie de personnages tous plus amochés les uns que les autres. »

Karine Vilder, *Le Journal de Montréal*

© Kevin Kelly

FRED DOMPIERRE

Fred Fred

Homo nihilis au café du coin

« Ce qui ressemble à une suite d'aphorismes est [en fait] le récit, tout en subtilité, de la douce dérive d'un homme désœuvré, mais sensible à ce qui l'entoure. Bouts de conversations, courtes rencontres, situations loufoques, tout est prétexte à réfléchir sur la nature humaine. [...] Pas joyeux, mais souvent drôle, *Fred Fred* parle de l'humain dans tous ses paradoxes et, malgré sa brièveté, ne manque pas de profondeur. »

Josée Lapointe, *La Presse*

© Niquad McGregor

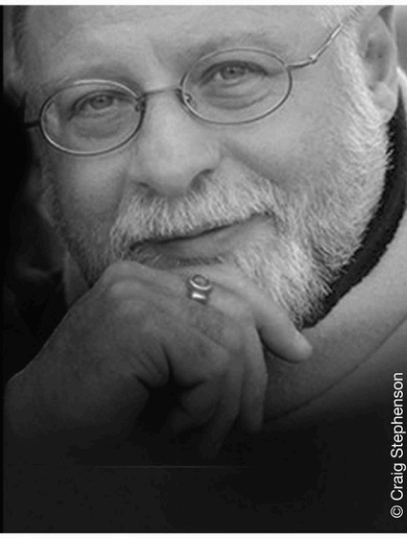
ALBERTO MANGUEL

De la curiosité

Traduit de l'anglais (Canada) par Christine Le Boeuf

« Le toujours très éloquent Alberto Manguel s'intéresse cette fois à la curiosité inhérente à la vie humaine. [...] Ce sont les livres qui assouvissent sa curiosité sur l'énigme du monde. Au cœur de l'imagination, voilà un essai inusité et brillant ! »

Les libraires



© Craig Stephenson

POUR DE
BONNES VACANCES,
PASSEZ CHEZ
VOTRE LIBRAIRE.

LEMÉAC

lemec.com

Conseil des arts
du CanadaCanada Council
for the Arts

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Voyage au bout de l'horreur

Alexandre Naple soumet un garçon muet à une série d'affronts du sort dans une habile fable sur la résilience

DOMINIC TARDIF

« *Faire disparaître la crainte et la fatigue, tels sont les deux effets principaux du Captagon. Le psychiatre Ramzi Haddad indique à Reuters que cela crée "une sorte d'euphorie"*. "Vous ne dormez pas, vous ne mangez pas, vous avez de l'énergie", pouvait-on lire dans le quotidien *Libération* en juillet 2015, au sujet de la drogue que le groupe armé Etat islamique et d'autres groupes terroristes donneraient à leurs combattants appelés à commettre des attentats, afin de les désinhiber.

Sur un vraquier nommé *Médusa*, des chercheurs dopent des enfants au Don du ciel, une drogue analogue au Captagon. Insensibles à la douleur et divorcés de tout sens moral, les bambins transformés en machines à tuer sont déchainés chaque soir afin de se livrer à de sanglants combats, à la fois expériences scientifiques et divertissement pour l'équipage. « *On permet aux hommes d'assister à cette barbarie pour s'assurer de leur loyauté. Personne ne pourra clamer l'ignorance, s'ils venaient à se faire prendre. Ils étaient littéralement tous dans le même bateau* », écrit Alexandre Naple dans son premier roman, *Le muet de l'Anse-aux-Bernaches*.

Presque laissé pour mort au

bord du Saint-Laurent après avoir été battu, le petit Alx sera recueilli par le cuisinier de ce navire, Minh, ancien tueur d'élite à l'identité sexuelle ambiguë et à l'âme bienveillante qui, du temps où



il maniait le fusil, défiait les ordres pour épargner femmes et enfants. Il deviendra l'ange gardien du garçon aphasique dont le surnom coiffe le roman. « *Vers 2 h 30 du matin, le tatoueur est venu le plaquer comme une voiture. Il lui a buriné le matricule NA15 sur l'avant-bras* », note l'homme au sujet de son protégé dans son journal intime déguisé en livre de recettes.

Petite et grande terreur

En soumettant son personnage principal à une surréaliste série d'affronts du sort — il sera entre autres transformé en bête de cirque en Corée du Nord, avant de se voir condamner à des travaux forcés en Chine —, Alexandre Naple situe son récit en marge du réel. Cette petite mais significative distance arrache ainsi d'emblée le voyage au bout de l'horreur d'Alx à la banalité des histoires d'intimidation et de résilience qui peuplent nos journaux et notre littérature depuis que ces mots se sont fauflés jusque dans notre vocabulaire commun.

Bien que ce rapport singulier à la vraisemblance, appar-

tenant davantage à la fable qu'au réalisme, permette en partie de transcender les clichés, le discours de fond que tient l'auteur, lui, n'est cependant pas moins assimilable à un des lieux communs préférés de notre époque: les épreuves forment celui qui doit les traverser, la qualité de l'homme se mesure à sa capacité de se relever, « *ce qui ne te tue pas te rend plus fort* », et autres vérités tronquées du genre.

Habile télescope de la petite terreur germant dans la promiscuité d'un village où toute différence mérite d'être stigmatisée, et de la grande terreur des régimes érigeant ce que l'humain recèle de plus laid en système, *Le muet de l'Anse-aux-Bernaches* a l'honnêteté de ne pas nier que l'exclusion sociale creuse des racines dans le politique, et pas que dans l'intime. En attendant que notre monde change, Alx ne pourra que sublimer son altérité en marginalité revendiquée, renier ceux qui l'ont martyrisé, et espérer que la drogue de l'amour puisse un jour guérir les ravages de celle aux mains de laquelle il aurait pu y passer.

Collaborateur
Le Devoir

LE MUET DE L'ANSE-AUX-BERNACHES

Alexandre Naple
Marchand de feuilles
Montréal, 2016, 299 pages



ISTOCK

Sur un vraquier, l'équipage est divertie par des combats d'enfants transformés en machines à tuer.

PATRIOTES

SUITE DE LA PAGE F 1

pour faire facilement comprendre au lectorat d'aujourd'hui que le parlementarisme britannique instauré dans la colonie dès 1792 n'est démocratique qu'en apparence. Les députés élus seulement par les gens possédant des biens assez appréciables soumettent des projets de loi qui doivent recevoir l'aval d'instances non élues, soumises à Londres: le gouverneur, les Conseils exécutif et législatif. Elle qualifie avec

raison le système de « *puissance dictatoriale* ».

Installé à Québec, ce pouvoir insufflé subtilement un collaborationnisme conservateur à la région de la Vieille Capitale, encore perceptible là-bas dans les résultats décevants du référendum de 1995 sur la souveraineté. Cette casure du Bas-Canada, l'historienne populaire l'a perçue avec acuité en concluant que les plus incisifs et « *les moins corrompibles des élus sont originaires du district de Montréal, épicentre du patriotisme* » à cause du « *dynamisme économique* » de la région.

Parmi les multiples documents d'époque reproduits dans l'ouvrage figure la proclamation de la loi martiale qui, le 5 décembre 1837, dénonce, précisément « *dans le district de Montréal, une conspiration* » contre « *l'autorité de Sa Majesté* » et autorise l'emprisonnement sans procès de centaines de « *rebelles* » susceptibles d'être exécutés. Anne-Marie Scicotte précise que cette terreur explique le reniement de leurs principes par nombre de Patriotes apeurés.

Malgré tout, elle vante « *leur courage* » en discernant dans leur résistance, même désavouée après coup, « *un miracle* ». Pourquoi en douter? Son livre nous convainc qu'en affrontant la Grande-Bretagne, première puissance de ce temps, les Patriotes étaient plus grands que nature. À la nation mère d'un parlementarisme encore réservé aux nantis, ils donnaient des leçons de démocratie et de respect d'une culture autre que la sienne, idées alors novatrices dans le monde.

Collaborateur
Le Devoir

HISTOIRE INÉDITE DES PATRIOTES UN PEUPLE LIBRE EN IMAGES

Anne-Marie Scicotte
Fides
Montréal, 2016, 444 pages



Habitants of Lower Canada, 1837. George Gipps. Bibliothèque et Archives Canada.

LITTÉRATURE



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Jolène Ruest, 24 ans, fait paraître un premier roman au verbe coloré qui décortique les relations des jeunes vingtenaires.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Bombe sexuelle

Jolène Ruest publie un premier roman oral et générationnel qui interroge sans tabous l'amour et la sexualité

CHRISTIAN DESMEULES

La grande affaire de Jolène, la narratrice de *Monogamies ou Comment une chanteuse country a fucké ma vie sexuelle*, c'est son homonymie avec la fameuse «Jolene» de Dolly Parton, chanson de 1973 (reprise notamment par les White Stripes) dans laquelle une femme en supplie une autre de ne pas lui prendre son mari.

Porté par une écriture très orale, le premier roman de Jolène Ruest, 24 ans, fait par conséquent la part belle aux références musicales (surtout «des bands qui existent pu, du monde dépressif ou mort») et explore le quotidien de Jolène, entourée de ses amis Pouliche et Bear — qui n'ont que ces surnoms de peluches. Pouliche est une petite dodue aux cheveux roses, en couple avec un type parti reboiser en Colombie-Britannique. Bear, lui, est un colosse barbu à la «chevelure d'herbe à poux», gay et romantique, qui écume les sites de rencontre à la recherche de l'homme idéal. Les trois amis au début de la vingtaine travaillent tous dans le même bar, quelque part à Montréal.

Les semaines succèdent aux semaines, rythmées par les traditionnels déjeuners du dimanche en compagnie de ses deux seuls amis et par les séances de masturbation avec son fidèle vibromasseur («zzDZZZZZZZZ»). Fascinée par la «part d'ombre sous un enrobage coloré» qui caractérise Dolly Parton, Jolène s'interroge sans trop de gravité sur l'amour en alternant entre les événements de sa propre existence et la biographie de la chanteuse country.

Rendre service avec sa ceinture-gode à Bear ou à un ex aujourd'hui en couple qui aime qu'on lui stimule la prostate? Pas de problème, la jeune femme est toujours prête à explorer, même lorsqu'il s'agit des coins les plus sombres. Toujours prête aussi à faire plier les conventions trop rigides de l'amour. «Ben oui, je l'aime. Mais, je ne suis pas en amour. C'est dommage qu'y a qu'un verbe pour les différentes façons d'aimer. Apprécier, adorer, affectionner, chérir: s'en crisse, c'est pas des bons synonymes.»

Idéaliste, plutôt libre et sans tabous, elle a un projet. «Comment dire? J'avais exploré, définir les possibilités d'une relation saine sans dénaturer ni moi ni les gens. Méchant idéal à atteindre. Tout ça, c'est à cause de Jolene. Je trouvais ça cave qu'une chanteuse country craigne autant une hypothétique infidélité de son mari. J'essaie encore de comprendre

«*Peut-être que Jolene, son thrill, ce sont les relations en cachette. Voulait-elle simplement le fourrer? Juste une fois sur le comptoir de la banque? Entre le sexe et les sentiments, entre le couple, le célibat et ses extras, n'y a-t-il pas des possibilités oubliées?*»

Extrait de *Monogamies ou Comment une chanteuse country a fucké ma vie sexuelle*

pourquoi elle a écrit cette chanson. Je m'appelle Jolène, je me sens condamnée à l'adultère ou à briser des cœurs chaque fois que quelqu'un me la chante... Esti de projet.»

Une propension à jouer avec le feu, on le devine, qui risque de lui exploser au visage.

Jusque-là, rien de trop original. On y croise des personnages à la personnalité si mince qu'on pourrait presque voir au travers, qui semblent être sans passé et sans avenir, tourneboulés dans un présent éthylique et unidimensionnel. Comment dire? Si quelques passages de *Monogamies* possèdent un certain souffle, que l'autodérision et la vulgarité bien assumée de cette dérive urbaine font quelquefois sourire (l'auteure a étudié à l'Ecole nationale de l'humour), malgré les thèmes qu'on y aborde, l'ensemble manque de densité et de profondeur.

Collaborateur
Le Devoir

MONOGAMIES
OU COMMENT UNE
CHANTEUSE COUNTRY A
FUCKÉ MA VIE SEXUELLE
Jolène Ruest
XYZ
Montréal, 2016, 224 pages

Tempête intérieure

Eveline Mailhot enveloppe son premier roman, *Deux jours de vertige*, d'une exquise mélancolie



Les paradoxes, les ambiguïtés, les doutes, les contradictions. L'indécision. Rien de plus difficile à exprimer avec justesse que l'entre-deux. Eveline Mailhot y parvient, pourtant. Sans faux-fuyants, sans pathos non plus.

Découverte il y a cinq ans avec un recueil de nouvelles, *L'amour au cinéma*, cette auteure montréalaise enveloppe son premier roman d'une exquise mélancolie. Une sorte d'apesanteur dans l'écriture tandis que se multiplient les tempêtes intérieures.

Rien de plus banal que de se retrouver un jour face à un ancien amant. C'est ce qui arrive à Sara, la narratrice de *Deux jours de vertige*. Mais le ton qu'elle trouve et la façon qu'elle a de nous faire entrer dans sa tête et dans son corps durant cette rencontre qui va s'étirer sur deux jours n'ont rien de banal.

Au départ, ils devaient être cinq. Cinq amis à l'aube de la trentaine réunis pour la fin de semaine dans une grande maison des Cantons-de-l'Est, afin de célébrer un anniversaire. Mais voilà que s'annonce un vieux copain accompagné du revenant, l'ex-amant en question, que Sara n'a pas revu depuis des années.

Parti au loin rejoindre une autre fille, il ne lui a jamais donné de nouvelles. La plaie est encore vive. Et le désir menace à tout moment de ressurgir. Sara se retrouve alors «dans une excitation douloureuse et sublime».

Elle veut et ne veut pas s'approcher de lui. Elle tente l'indifférence et fond en même temps devant lui. Elle est déchirée. Et c'est ce déchirement que nous touchons du doigt tandis que Sara se mêle au groupe ou s'isole dans sa chambre, tandis qu'elle change sans cesse de vêtements, qu'elle se saoule, qu'elle rêve, qu'elle marche en forêt ou déguste une côte de bœuf.

À la croisée des chemins

Il se trouve qu'elle est à un moment de sa vie où elle ne parvient pas à prendre de décisions. Depuis quatre ans qu'elle planche sur sa thèse, elle ne sait plus où elle en est. Continuer ou laisser tom-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Eveline Mailhot fait le récit d'une tempête intérieure, concentrée sur deux jours, au cours de laquelle la narratrice remettra tout en question.

ber? Ça l'obsède.

Elle ne sait plus comment se positionner face aux autres. Même avec ses amis, si proches d'elle, elle ne sait plus comment se comporter à vrai dire. «Pourquoi je me pressais? Pourquoi je m'inquiétais sans cesse? Rien ne dépendait de moi. Leurs visages à travers la fenêtre de la porte l'exprimaient clairement. Ils ne m'attendaient pas pour continuer. Ils vivaient leur vie. Leurs pensées ne suivaient pas les miennes, elles ne les cherchaient même pas.»

Décalée par rapport aux autres, par rapport à elle-même, elle ne sait plus de quoi elle a envie. «Trop de choses à penser pour qu'aucune ait de l'emprise sur moi.» Elle se sent incapable de faire le moindre projet. «Penser à l'avenir ne servait à rien d'autre qu'à me tordre l'estomac.»

Alors, en pleine tempête intérieure, que va-t-elle décider concernant cet ex-amant qui lui tourne autour, d'abord sans trop en avoir l'air, puis, l'alcool aidant, de façon insistante? Tout peut recommencer, ou non. Tout peut basculer, ou pas.

Le point de bascule est au centre du roman. Et ça concerne non seulement Sara mais aussi les autres au-

tour. Ça concerne l'amour. Et l'amitié. Parfois l'amour et l'amitié mêlés. Ça concerne la vie au sens large.

A quel moment est-il trop tard? Quand cesse-t-on d'aimer quelqu'un? Qu'est-ce que la confiance? Comment interpréter les non-dits? Jusqu'à quel point peut-on changer?

Mais encore... Comment parvenir à se débarrasser des faux problèmes qu'on se crée, des fictions dans nos têtes qui nous prennent en otages? Comment savoir qu'on prend les bonnes décisions?

Bref, comment dissiper le brouillard de nos vies? Toutes ces questions hantent *Deux jours de vertige*. En condensé, en concentré. Pas de lourdeur. Pas de démonstration appuyée.

On craint à certains moments dans le roman que ça

n'avance plus, que ça tourne en rond, que ça se répète. Et puis un geste, une parole, un vol d'oiseau nous emmènent ailleurs. Nous surprennent.

De la même façon, l'agence-ment du texte crée des surprises. Des phrases, le plus souvent courtes, se suivent, qui semblent n'avoir rien à voir ensemble. Une impression de coq-à-l'âne.

Et puis cela prend tout son sens. Cela correspond en tout point à la façon de penser, à la façon d'être de la narratrice. Imprévisible. Impossible à enfermer dans une petite case. Débordant nécessairement du cadre.

DEUX JOURS DE VERTIGE
Eveline Mailhot
Éd. Noir sur blanc,
coll. «Notabilia»
Paris, 2016, 192 pages

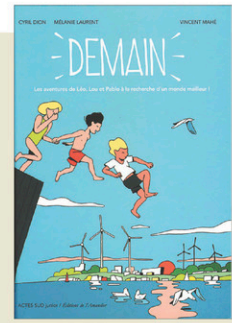
RANG		AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
Du 6 au 12 juin 2016			
▼ Romans québécois			
1	Vrai ou faux	Christine Brouillet/Druide	-/1
2	Les chevaliers d'Antarès • Tome 2 Basilics	Anne Robillard/Wellan	1/4
3	Vi	Kim Thuy/Libre Expression	3/10
4	Ça peut pas être pire...	Nathalie Roy/Libre Expression	2/4
5	Souvenirs d'autrefois • Tome 3 1920	Rosette Laberge/Les Éditions réunis	-/1
6	La théorie du drap contour	Valérie Chevalier/Hurtubise	5/9
7	L'amour au temps d'une guerre • Tome 2 1942...	Louise Tremblay-D'Essilambre/Guy Saint-Jean	4/9
8	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	6/8
9	Jadore Rome. Enquête dans les bas-fonds du...	Isabelle Lafèche/Québec Amérique	7/4
10	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descente aux...	Anne Robillard/Wellan	8/5
▼ Romans étrangers			
1	Le temps des regrets	Mary Higgins Clark/Albin Michel	1/2
2	Mariachi Plaza	Michael Connelly/Calmann-Lévy	5/2
3	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	3/12
4	Le dompteur de lions	Camilla Läckberg/Actes Sud	2/2
5	L'insoumis	John Grisham/Lattès	4/5
6	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont	7/18
7	Le Mercato d'hiver	Philip Kerr/Masque	-/1
8	La rumeur	Elin Hilderbrand/Lattès	9/3
9	Sans nouvelles de toi	Joy Fielding/Michel Lafon	8/6
10	La carrière du mal	Robert Galbraith/Grasset	6/5
▼ Essais québécois			
1	Le point sur la langue	Louis Cornellier/VLB	4/4
2	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	2/35
3	Une escroquerie légalisée	Alain Deneault/Écosociété	1/10
4	Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme	Deni Yvan Bédard Natasha Kanapé Fontaine/Écosociété	5/6
5	Le guide des bars et pubs de Saguenay	Mathieu Arseneault/Quartanier	8/5
6	Le multiculturalisme comme religion politique	Mathieu Bock-Côté/Cerf	10/2
7	La route du Pays-Brûlé. Archéologie du...	Jonathan Livernois/Atelier 10	-/1
8	L'affaire Turcotte	Catherine Dubé/Rogers	3/10
9	Voir le monde avec un chapeau	Carl Bergeron/Boréal	-/1
10	Dans l'intimité du pouvoir	Dominique Lebel/Boréal	9/2
▼ Essais étrangers			
1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/21
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	4/17
3	Ivres paradis, bonheurs héroïques	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	2/3
4	Antispéciste. Réconcilier l'humain, l'animal...	Aymeric Caron/Don Quichotte	3/5
5	Le plus et le moins	Erri De Luca/Gallimard	8/2
6	Il est avantageux d'avoir où aller	Emmanuel Carrère/POL	-/1
7	Justice	Michael J. Sandel/Albin Michel	-/1
8	Demain, un nouveau monde en marche	Cyril Dion/Actes Sud	-/1
9	Sonnez, merveilles!	Kent Nagano Inge Kloepper Isabelle Gabolde/Boréal	-/1
10	Murmures à la jeunesse	Christiane Taubira/Philippe Rey	-/1

RANG		AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
Du 6 au 12 juin 2016			
▼ Romans québécois			
1	Vrai ou faux	Christine Brouillet/Druide	-/1
2	Les chevaliers d'Antarès • Tome 2 Basilics	Anne Robillard/Wellan	1/4
3	Vi	Kim Thuy/Libre Expression	3/10
4	Ça peut pas être pire...	Nathalie Roy/Libre Expression	2/4
5	Souvenirs d'autrefois • Tome 3 1920	Rosette Laberge/Les Éditions réunis	-/1
6	La théorie du drap contour	Valérie Chevalier/Hurtubise	5/9
7	L'amour au temps d'une guerre • Tome 2 1942...	Louise Tremblay-D'Essilambre/Guy Saint-Jean	4/9
8	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	6/8
9	Jadore Rome. Enquête dans les bas-fonds du...	Isabelle Lafèche/Québec Amérique	7/4
10	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descente aux...	Anne Robillard/Wellan	8/5
▼ Romans étrangers			
1	Le temps des regrets	Mary Higgins Clark/Albin Michel	1/2
2	Mariachi Plaza	Michael Connelly/Calmann-Lévy	5/2
3	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	3/12
4	Le dompteur de lions	Camilla Läckberg/Actes Sud	2/2
5	L'insoumis	John Grisham/Lattès	4/5
6	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont	7/18
7	Le Mercato d'hiver	Philip Kerr/Masque	-/1
8	La rumeur	Elin Hilderbrand/Lattès	9/3
9	Sans nouvelles de toi	Joy Fielding/Michel Lafon	8/6
10	La carrière du mal	Robert Galbraith/Grasset	6/5
▼ Essais québécois			
1	Le point sur la langue	Louis Cornellier/VLB	4/4
2	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	2/35
3	Une escroquerie légalisée	Alain Deneault/Écosociété	1/10
4	Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme	Deni Yvan Bédard Natasha Kanapé Fontaine/Écosociété	5/6
5	Le guide des bars et pubs de Saguenay	Mathieu Arseneault/Quartanier	8/5
6	Le multiculturalisme comme religion politique	Mathieu Bock-Côté/Cerf	10/2
7	La route du Pays-Brûlé. Archéologie du...	Jonathan Livernois/Atelier 10	-/1
8	L'affaire Turcotte	Catherine Dubé/Rogers	3/10
9	Voir le monde avec un chapeau	Carl Bergeron/Boréal	-/1
10	Dans l'intimité du pouvoir	Dominique Lebel/Boréal	9/2
▼ Essais étrangers			
1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/21
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	4/17
3	Ivres paradis, bonheurs héroïques	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	2/3
4	Antispéciste. Réconcilier l'humain, l'animal...	Aymeric Caron/Don Quichotte	3/5
5	Le plus et le moins	Erri De Luca/Gallimard	8/2
6	Il est avantageux d'avoir où aller	Emmanuel Carrère/POL	-/1
7	Justice	Michael J. Sandel/Albin Michel	-/1
8	Demain, un nouveau monde en marche	Cyril Dion/Actes Sud	-/1
9	Sonnez, merveilles!	Kent Nagano Inge Kloepper Isabelle Gabolde/Boréal	-/1
10	Murmures à la jeunesse	Christiane Taubira/Philippe Rey	-/1

RANG		AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
Du 6 au 12 juin 2016			
▼ Romans québécois			
1	Vrai ou faux	Christine Brouillet/Druide	-/1
2	Les chevaliers d'Antarès • Tome 2 Basilics	Anne Robillard/Wellan	1/4
3	Vi	Kim Thuy/Libre Expression	3/10
4	Ça peut pas être pire...	Nathalie Roy/Libre Expression	2/4
5	Souvenirs d'autrefois • Tome 3 1920	Rosette Laberge/Les Éditions réunis	-/1
6	La théorie du drap contour	Valérie Chevalier/Hurtubise	5/9
7	L'amour au temps d'une guerre • Tome 2 1942...	Louise Tremblay-D'Essilambre/Guy Saint-Jean	4/9
8	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	6/8
9	Jadore Rome. Enquête dans les bas-fonds du...	Isabelle Lafèche/Québec Amérique	7/4
10	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descente aux...	Anne Robillard/Wellan	8/5
▼ Romans étrangers			
1	Le temps des regrets	Mary Higgins Clark/Albin Michel	1/2
2	Mariachi Plaza	Michael Connelly/Calmann-Lévy	5/2
3	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	3/12
4	Le dompteur de lions	Camilla Läckberg/Actes Sud	2/2
5	L'insoumis	John Grisham/Lattès	4/5
6	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont	7/18
7	Le Mercato d'hiver	Philip Kerr/Masque	-/1
8	La rumeur	Elin Hilderbrand/Lattès	9/3
9	Sans nouvelles de toi	Joy Fielding/Michel Lafon	8/6
10	La carrière du mal	Robert Galbraith/Grasset	6/5
▼ Essais québécois			
1	Le point sur la langue	Louis Cornellier/VLB	4/4
2	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	2/35
3	Une escroquerie légalisée	Alain Deneault/Écosociété	1/10
4	Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme	Deni Yvan Bédard Natasha Kanapé Fontaine/Écosociété	5/6
5	Le guide des bars et pubs de Saguenay	Mathieu Arseneault/Quartanier	8/5
6	Le multiculturalisme comme religion politique	Mathieu Bock-Côté/Cerf	10/2
7	La route du Pays-Brûlé. Archéologie du...	Jonathan Livernois/Atelier 10	-/1
8	L'affaire Turcotte	Catherine Dubé/Rogers	3/10
9	Voir le monde avec un chapeau	Carl Bergeron/Boréal	-/1
10	Dans l'intimité du pouvoir	Dominique Lebel/Boréal	9/2
▼ Essais étrangers			
1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/21
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	4/17
3	Ivres paradis, bonheurs héroïques	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	2/3
4	Antispéciste. Réconcilier l'humain, l'animal...	Aymeric Caron/Don Quichotte	3/5
5	Le plus et le moins	Erri De Luca/Gallimard	8/2
6	Il est avantageux d'avoir où aller	Emmanuel Carrère/POL	-/1
7	Justice	Michael J. Sandel/Albin Michel	-/1
8	Demain, un nouveau monde en marche	Cyril Dion/Actes Sud	-/1
9	Sonnez, merveilles!	Kent Nagano Inge Kloepper Isabelle Gabolde/Boréal	-/1
10	Murmures à la jeunesse	Christiane Taubira/Philippe Rey	-/1

▼ Essais québécois			
1	Le point sur la langue	Louis Cornellier/VLB	4/4
2	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	2/35
3	Une escroquerie légalisée	Alain Deneault/Écosociété	1/10
4	Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme	Deni Yvan Bédard Natasha Kanapé Fontaine/Écosociété	5/6
5	Le guide des bars et pubs de Saguenay	Mathieu Arseneault/Quartanier	8/5
6	Le multiculturalisme comme religion politique	Mathieu Bock-Côté/Cerf	10/2
7	La route du Pays-Brûlé. Archéologie du...	Jonathan Livernois/Atelier 10	-/1
8	L'affaire Turcotte	Catherine Dubé/Rogers	3/10
9	Voir le monde avec un chapeau	Carl Bergeron/Boréal	-/1
10	Dans l'intimité du pouvoir	Dominique Lebel/Boréal	9/2

LITTÉRATURE

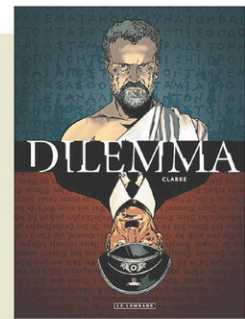


JEUNESSE

DEMAIN
Cyril Dion et Mélanie Laurent
Actes Sud junior
Paris, 2016, 86 pages

Cyril Dion et Mélanie Laurent signent ce livre-disque dans lequel Lou et Pablo partent en voyage avec leurs parents explorer des petits bouts de pays où les gens ont trouvé des moyens de vivre en harmonie avec la Terre. Reprenant les grandes lignes du film *Demain*, ce livre permet de saisir l'effort déployé par certaines personnes pour améliorer notre sort. Pensons seulement aux 80% de matières recyclées à San Francisco, à Detroit où les jardins poussent partout dans la ville, ou encore à Bristol où les gens ont leur propre monnaie. Présenté sous forme de courtes aventures, le récit laisse la parole à la petite Lou, 10 ans, qui s'adresse simplement et directement au lecteur, lui raconte ce qu'elle voit, exprime son émerveillement. Et si le propos est bien mené, les quelques illustrations, signées Vincent Mahé, ne rendent malheureusement pas la richesse du sujet; froides, peu dynamiques, impersonnelles, elles contrastent avec l'énergie du texte, mais aussi avec la beauté du poème chanté *Léo à sa fenêtre*, que l'on peut entendre sur le disque.

Marie Fradette



BANDE DESSINÉE

DILEMMA
Clarke
Le Lombard
Bruxelles, 2016, 136 pages

Le récit offre deux finales possibles, cachées sur le Web, mais ce n'est certainement pas ce mariage incertain entre papier et numérique qui en fait son principal attrait. Le génie de *Dilemma*, c'est plutôt la question que le bouquin pose: et si c'était vrai? Et si, en 354 avant Jésus-Christ, Diogène, Platon, Aristote et Xénophon avaient posé sur des parchemins les grandes lignes de la montée du nazisme, de la Shoah, de la Deuxième Guerre mondiale, avaient écrit le libre-échange, la mondialisation, le recul des droits sociaux et réussi à faire se matérialiser cette expérience d'asservissement des masses. Et si...? Entre le Berlin des années pré-enfer à la Grèce antique, Clarke explore ce fil narratif improbable en suivant le destin d'un jeune archéologue marqué par sa découverte. Forcément, la concordance historique des faits est faible, contrairement à la critique sociale et à l'élégance du trait ou du scénario de cette « dystopie uchronique ».

Fabien Deglise

Alexandra au Tibet

Deux bédés partent à la rencontre de la célèbre exploratrice Alexandra David-Néel

FABIEN DEGLISE

Qu'est-ce qui est le plus significatif? Le rappel de la mémoire d'Alexandra David-Néel au bon souvenir du présent ou la convergence de l'intérêt que ce même présent lui témoigne en ce moment?

En chœur, deux bandes dessinées ont décidé en effet de partir à la découverte de cette figure emblématique de l'exploration du début du siècle dernier. En février 1924, cette femme déterminée a marqué les esprits en parcourant 2000 kilomètres à pied dans les montagnes et la neige pour entrer à Lhassa, au Tibet. La ville est alors interdite aux étrangers. Première femme occidentale à déjouer cet interdit, là où des dizaines d'explorateurs avaient échoué avant elle, son geste va marquer son destin. Durablement.

Avec *Les chemins de Lhassa* (Glénat), Clot, Perrissin et Pavlovic concentrent d'ailleurs leur regard sur cette marche infernale, dans ce pays de neige, alors qu'Alexandra David-Néel s'engage dans cette traversée des montagnes de l'est du Tibet en compagnie de son fils adoptif, Aphur Yongden, en direction de cet impossible. Le coup de crayon est précis, tout comme le scénario, d'ailleurs, qui prêche toutefois par excès d'hagiographie en surlignant un peu trop l'audace, le dépassement et la détermination de cette tibétologue et orientaliste qui a fait du Tibet sa deuxième maison. Il en ressort, sous une tonalité un peu trop académique, un portrait savamment documenté, certes, mais probablement trop lisse et lustré pour être vrai.

Une vie avec Alexandra David-Néel (Bamboo) ne tombe



GLÉNAT

Planche d'Alexandra David-Néel

heureusement pas dans cette ornière, revenant avec un peu plus de sens critique sur le parcours et la vie de cette femme qui a jeté un pont entre le bouddhisme et l'Occident, fréquenté le 13^e dalaï-lama en 1912 et embrassé la culture, le mode de vie et les traditions de l'Orient. Le récit puise dans le journal de Marie-Madeleine Peyronnet, qui a été la secrétaire et la confidente de l'exploratrice durant les 10 dernières années de sa vie. Alexandra David-Néel s'est éteinte en septembre 1969, à l'aube de sa 101^e année. Elle venait de faire une demande pour obtenir un nouveau passeport.

Entre sa fin de vie dans une vieille baraque de Digne, en



GRAND ANGLE

Planche d'Une vie avec Alexandra David-Néel

France, et ses années d'étude et d'exploration en Inde et au Tibet, le bouquin remonte le fil de la profonde curiosité et de la grande passion de l'exploratrice en se collant à son caractère impétueux (et un tantinet malcommode, vers la fin), mais aussi terriblement attachant. Quand elle quitte son mari dans le port du Havre, en 1911, c'est pour un voyage de 18 mois. Elle le retrouvera 14 ans plus tard.

En deux tomes — le deuxième n'est pas encore sorti —, cet exercice de mémoire, qui manie subtilement les noirs, les blancs et la couleur dans des cases magnifiquement assemblées, évite l'hommage trop sirupeux pour mieux faire ressortir la

dimension humaine et forte d'un personnage dont il devient alors plus agréable de suivre les explorations plutôt que de se laisser ensevelir par le mythe qu'il a construit.

Le Devoir

ALEXANDRA DAVID-NÉEL
LES CHEMINS DE LHASSA
Christian Clot, Christian Perrissin et Boro Pavlovic
Glénat
Grenoble, 2016, 60 pages

UNE VIE AVEC ALEXANDRA DAVID-NÉEL
Fred Campoy et Mathieu Blanchot
Bamboo édition
Charnay-Lès-Mâcon, 2016, 96 pages

POLAR

Une héroïne un peu courte

L'anthropologue Joséphine Watson-Finn manque de souffle une deuxième fois

MICHEL BÉLAIR

Les lecteurs qui connaissent déjà le héros de Ian Marnock, le commissaire Yeruldelger de la police d'Oulan-Bator, ne seront pas trop dépayés par *Les steppes de Gengis Khan* d'Aline Apostolska. La nouvelle aventure de son anthropologue Joséphine Watson-Finn se déroule en effet au beau milieu de l'interminable steppe mongole avec force références aux traditions ancestrales des descendants de Gengis Khan que Marnock nous a révélées dans ses deux remarquables ouvrages (*Yeruldelger* et *Les temps sauvages* chez Albin Michel).

Cette fois, la petite plongée dans les univers aussi fascinants que contradictoires du bouddhisme et du chamanisme se fait sur un improbable fond de noirceur et de



DAVID AFRIAT LE DEVOIR

Aline Apostolska

complot diabolique.

Joséphine Watson-Finn se passionne pour Marco Polo, on

le sait depuis *L'île noire de Marco Polo*, sa première aventure publiée l'automne dernier chez le même éditeur. Et c'est, officiellement du moins, parce que l'explorateur vénitien a rencontré le petit-fils de Gengis Khan à Karakorum qu'elle pose sa candidature dans le but d'effectuer une contre-expertise pour l'UNESCO sur la culture mongole. Il s'agit en fait d'évaluer la pertinence de préserver une partie de la grande steppe entourant le monastère d'Erdene Zuu de la convoitise de grands opérateurs touristiques internationaux. Voilà donc Jo dépêchée sur les lieux.

Rapidement, tout se met à aller mal. Très mal même. L'anthropologue apprend d'abord l'existence d'une série de meurtres rituels: depuis plusieurs années, à la même époque, des cadavres de jeunes hommes énucléés sont

retrouvés, dépecés, autour de la capitale, Oulan-Bator. Dix-sept jeunes hommes âgés de 17 ans. Un à la fois, à la même période de l'année. L'horreur.

Puis voilà qu'elle-même est atteinte; des douleurs violentes l'empêchent de se rendre sur les lieux qu'elle doit visiter. Son état est si grave qu'elle doit être évacuée de toute urgence en hélicoptère vers l'hôpital d'Oulan-Bator. Elle ne doit sa survie qu'à l'action de deux «chamanes blancs»... que l'on retrouvera bientôt morts, énucléés eux aussi.

Il devient alors évident aux yeux de l'anthropologue que cette série de meurtres sorciers est le fait de son ancien amant devenu son ennemi juré: Leonard Irons. Pourtant, en même temps que l'état de Watson-Finn se dégrade de plus en

plus, tout bascule soudain et le lecteur assiste à une sorte d'effondrement final qui mettra au jour, presque fortuitement, un trafic d'organes de dimension internationale dirigé par Irons.

Avouons-le, tout cela est pour le moins rocambolesque. Il y a même dans la relation Watson-Finn/Irons quelque chose qui ressemble au lien un brin adolescent unissant Bob Morane à l'Om-bre jaune, Blake et Mortimer au méchant Colonel Orlik, ou même Rastapopoulos à Tintin. Quelque chose de tellement énormément caricatural que l'on n'arrive pas vraiment à y croire, quoi qu'il se passe. Aline Apostolska s'écoute écrire sur le bouddhisme, le chamanisme et plein d'autres sujets passionnants en oubliant d'asseoir d'abord la crédibilité

de son personnage principal. C'est impardonnable.

Joséphine Watson-Finn est une femme charmante qui connaît beaucoup de choses passionnantes; elle a même réussi à surmonter de grandes difficultés toute sa vie durant. C'est bien. Mais elle n'a tout simplement pas les reins assez solides pour affronter les forces maléfiques qu'elle est censée combattre; après deux aventures, c'est devenu absolument évident. Triste. On aurait bien aimé la voir devenir la Temperance Brennan de l'anthropologie...

Collaborateur
Le Devoir

LES STEPPES DE GENGIS KHAN
Aline Apostolska
Édito (Gallimard Québec)
Montréal, 2016, 312 pages

DELILLO

SUITE DE LA PAGE F 1

extension, celle de son père, le milliardaire Ross Lockhart. Magnat de la gestion de patrimoine, ce dernier est aux prises avec la maladie de sa seconde épouse, l'archéologue Artis Martineau, en phase terminale, et qui s'apprête à être cryogénisée dans un complexe technologique situé quelque part en ex-URSS.

Chambre d'écho

Véritable tentative de fuite en dehors du temps, *Zero K* imagine surtout ce rendu possible du prolongement de la vie par des technocrates (on parlera ici de «faith-based technology»), interrogeant au passage le lecteur sur le paradoxe découlant du choix d'envoyer hors de l'histoire un être cher, afin de maintenir ses chances de survie. On retrouvera la

même anxiété face à la mort qui unissait les personnages de Jack et de Babette dans *White Noise*, à travers la volonté de Ross Lockhart d'être lui aussi congelé en même temps que sa femme, Artis.

Mais comme toujours, l'œuvre delilienne est une chambre d'écho. On y devient donc forcément paranoïaque, tant l'idée de la manipulation par des pouvoirs obscurs est renforcée par la multiplicité des voix, des discours contradictoires et l'omniprésente impression que tout ce qui est dit pourrait s'avérer le fruit de rumeurs. Des éléments souvent intensifiés par une diégèse dont la progression se fait délibérément attendre.

Alors que s'atomise peu à peu la frêle relation unissant le père et le fils, un glissement s'opère de manière à répliquer un autre type de bond «hors de

l'histoire», entraînant le lecteur dans la vie privée de Jeffrey Lockhart, après un chapitre d'un rare lyrisme, raconté à travers la perspective «post-congélation» d'Artis. Lockhart deviendra la figure delilienne par excellence du jeune adulte introspectif qu'une sensibilité insolite pousse vers la fuite ou la recherche d'une identité médiée par des images d'un environnement en décrépidité.

À la lecture des nombreux dialogues, on reconnaîtra les marottes de l'auteur, sa tendance à faire de ses narrateurs des chercheurs de mots exacts afin de décrire des concepts ou des situations («Define coat, I tell myself. Define time, define space.»). Et comme dans tout roman de DeLillo, depuis *Americana* jusqu'à *Mao II*, en passant par *End Zone*, tout jour cette obsession pour

les langues étrangères (l'allemand, notamment).

Stak, le fils adoptif de la femme que fréquente Jeffrey, se révélera l'un de ces enfants particuliers — à l'image de Billy Twillig, dans *Ratner's Star*, ou de Heinrich Gladney, dans *White Noise* — dont DeLillo se sert parfois pour souligner la «désémiotisation» s'opérant au sein de ses récits. Enfant de la technologie, enfant à problèmes, enfant d'un père d'origine ukrainienne, dont Lockhart tentera inlassablement de deviner le nom, Stak naviguera des paris en ligne sur les probabilités d'accidents jusqu'au champ de bataille dans la vie réelle. Un passage semblable au combat contre la mort que mène Ross Lockhart, des années après avoir «parié» la fortune des autres sur des probabilités d'accidents.

En somme, un autre brillant cauchemar réseautique, où l'on se cantonne derrière l'idée absconne de se croire à

l'abri, occupé à s'obstiner sur la couleur des murs alors que la maison brûle. À la lecture de *Zero K*, on comprend que la fluidité de l'écriture de DeLillo est mise au service d'une recherche narrative vaine: celle qui mène peut-être au même endroit que l'odyssée incongrue d'Oedipa Mass (personnage du *Crying of Lot 49*, de Thomas Pynchon), mais sans doute aussi à une réflexion sur l'illusion de la postérité et l'angoisse d'être confronté au monde dans son ensemble.

Don DeLillo a depuis longtemps atteint ce stade de géant; celui qui permet à tout littérateur un brin haletant de reprendre son souffle grâce au sien, une phrase à la fois.

Collaboration spéciale
Le Devoir

ZERO K
Don DeLillo
Scribner
New York, 2016, 274 pages

Né en 1986, **Ralph Elawani** est l'auteur d'une biographie de l'écrivain et cinéaste Emmanuel Cocke, intitulée *C'est complet au royaume des morts* (2014), et d'un essai sur la contre-culture, *Les marges détachables* (2014). On a pu l'entendre ou le lire dans *Spirale*, *Cult MTL*, *VICE/Noisey*, *24 images*, *Liberté* et *Exclaim!*, ainsi que sur le blogue de l'ONF et sur les ondes de Radio-Canada. Il travaille présentement à la création d'une œuvre visuelle et littéraire traitant, à travers le football, du quartier Petit-Maghréb et à un premier roman qui paraîtra en 2017. L'auteur tient par ailleurs à remercier William Thomas Heise pour l'introduction aux œuvres de Pynchon et de DeLillo, vers 2007, et Jean-François Chassay, qui s'est permis de peaufiner le travail, en 2016.

LIVRES

Prochains épisodes

Tom Cooper a écrit un très bon roman. Il faut vite le lire avant qu'il se retrouve à l'écran.



« *Is surgirent des entrailles ténébreuses du bayou comme des spectres, d'abord une lueur fantomatique dans le brouillard, puis le vrombissement d'un moteur: un hors-bord en aluminium fusant sur la laque noire de l'eau.* »

C'est à cause de cette première phrase que j'ai lu *Les maraudeurs* de Tom Cooper. Neuf fois sur dix, après l'incipit, saisi d'un vague dégoût, sorte de nausée intellectuelle, je referme le livre. Je suis de ces types de l'ancienne école qui lisent l'écriture. Le comment précède le quoi. Cette phrase me semblait bonne. Elle donnait à voir et à entendre. On ne s'y enfonçait pas d'emblée dans l'envahissant je de la fiction contemporaine.

Pas un mot de trop dans cette première phrase. « *Ténébreuses* » ? Personnellement, je ne toucherais pas à ce « *ténébreuses* ». J'aurais peur que toute la phrase, son rythme brisé, son équilibre compromis, s'effondre sous mes yeux. En tout cas, chapeau au traducteur, un monsieur Pierre Demarty. En surfant du côté d'une librairie virtuelle, je suis tombé sur l'incipit en langue originale des *Maraudeurs* et la phrase m'a paru légèrement meilleure en français.

Trente-trois mots alignés en haut d'une page et je voyais tout: le bayou, le brouillard, le bateau. Il n'en fallait pas davantage pour élire ce roman-là plutôt qu'un de ses compagnons de pile désespérant d'attirer mon attention.

Ce Cooper est donc une sorte de pro. Et on ne pourrait faire autrement que de se consumer de jalousie devant un tel premier roman, si on n'apprenait pas ensuite que cet enseignant de La Nouvelle-Orléans a pris le temps de faire ses classes en publiant des

nouvelles remarquées dans de nombreux magazines.

On est dans la Louisiane post-marée noire. *Katrina* est aussi passée par là. Après avoir vu leurs maisonnettes et leurs *shacks* emportés par le vent et les murailles d'écume sale déversées par les digues rompues, de petits pêcheurs de crevettes tout droit sortis d'un roman de Steinbeck tentent de s'accrocher à leur précaire gagne-pain malgré la nappe de mélasse noire, les cormorans et pélicans englués, les prises qui diminuent, le boycottage des fruits de mer du Golfe par les restaurants, jusqu'à la taille

des crevettes elles-mêmes qui ne fait plus le poids... Mais pourquoi blâmer la surpêche quand il suffit d'accuser BP, la pétrolière géante, de tout ce qui va mal dans le bayou, de tout ce qui n'est plus comme

avant. Ils n'ont pas complètement tort, remarquez...

« *Une brume digne d'un film d'horreur nappait la surface de l'eau, charriant une odeur de mazout nauséabonde. Du haut de la cabine de pilotage, il apercevait des bancs entiers de poissons morts, ventre en l'air, lui-même d'un éclat blanchâtre dans la lumière de ses phares.* »

Ça commence avec un type appelé Lindquist qui se fait voler son bras artificiel. Pas vraiment son jour de chance, on dirait, mais ce n'est pas comme si ça allait s'améliorer par la suite. Ce n'est pas non plus comme si les assurances (quelles assurances?) allaient lui permettre de remplacer son bras droit. Une femme partie voir ailleurs, une fille qui ne lui rend visite que pour lui taper un vingt dollars par-ci par-là: Lindquist est le parfait antihéros. Pas évident de pêcher avec un vieux crochet de pirate rouillé. Il n'a pas d'âge, mais c'est déjà un vieil homme, comme la plupart des gars qui sillonnent la baie de Barateria à la poursuite des chevrettes, comme disent les vieux Cadiens.

« *Pas mal de gars avaient le dos bousillé avant d'atteindre*



VICTORIA AVVACUMOVA ISTOCK

La Louisiane, le bayou, un antihéros qui sillonne la baie de Barateria à la poursuite des chevrettes... L'écriture de Tom Cooper traduit à merveille les ambiances lourdes et embrumées.

l'âge de trente ans. À quarante, ils carburaient au bourbon tous les soirs pour oublier la douleur et se procuraient des cachets d'OxyContin auprès de leur médecin ou de leurs amis pour tenir un jour de plus à bord des chalutiers. Et à cinquante, la plupart étaient foutus et ne s'en relevaient jamais. »

Ce n'est pas non plus comme s'ils avaient le loisir et les moyens de se payer des cours de gymnastique sur table.

Apocalypse tranquille

Ça prend un rêve pour tenir le coup. Celui de Lindquist est de retrouver le trésor supposément enfoui jadis par le corsaire Jean Laffite au cœur du labyrinthe que forment le marécage et sa kyrielle d'îles, d'îlots et de bancs de vase. Entre deux passes sur son crevettier, Lind-

quist s'enfonce dans la mangrove et promène son détecteur de métal sur les maigres terres émergées des recoins les plus reculés et hostiles du bayou. Pour d'autres, le rêve prend la forme d'une île abritant un jardin de cannabis grand comme un court de tennis. Éden malheureusement défendu par des pièges à ours et autres ingénieux bricolages...

Ces quêtes, et d'autres, toutes masculines (désolé, mais pour le roman de la parité hommes-femmes-LGBT, il faudra repasser), dessinent des trajectoires dont nous comprenons très tôt qu'elles sont destinées à se croiser, à se couper et se recouper, et que ça va saigner. Impossible de faire autrement. Les petits vont s'étriper entre eux et signer des ententes indivi-

duelles portant sur un dédommagement de quelques milliers de dollars pendant que l'or noir et les milliards de BP vont continuer de se déverser sur le bayou. Si, bien à l'abri dans notre vallée du « plusse meilleur pays », nous voulions mieux comprendre les conséquences sur le milieu marin et humain d'une souillure à une aussi vaste échelle, une espèce d'apocalypse tranquille, lire *Les maraudeurs* ne serait sans doute pas une mauvaise idée.

Tom Cooper écrit remarquablement bien. Il a un style dense, riche, à la fois économe et coloré. Qu'elles soient frappantes ou d'une simplicité proche de l'évidence, ses métaphores et ses comparaisons sonnent toujours juste. Quand on lit, sur le rabat de la ja-

quette, que les producteurs de *Breaking Bad* ont déjà acheté les droits d'adaptation de l'œuvre à l'écran, on se dit: mais bien sûr. Tout y est. La drogue. Les personnages. Et le décor: de la splendide nudité des déserts de *Breaking Bad* et des keys de *Bloodline*, nous passerons aux miasmes putrides et aux marais infestés d'alligators de *Maraudeurs – la série*. Avant de monter lire un petit quart d'heure au lit et de piquer du nez, on s'assoira devant notre épisode.

Ça va être bon. C'est déjà bon.

LES MARAUDEURS

Tom Cooper
Traduit de l'américain
par Pierre Demarty
Albin Michel
Paris, 2016, 401 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'impertinent Giesbert à l'aventure

Roman fantasque et joyeux, *L'arracheuse de dents* embrasse les révolutions française et américaine

GUYLAINE MASSOUTRE

L'arracheuse de dents est par excellence un roman d'été fantasque et joyeux. Franz-Olivier Giesbert y imagine Lucile Bradsock, dentiste et justicière française, mais aussi grande séductrice, partagée entre son pays natal et celui qu'elle adopte, les États-Unis. C'est le prétexte pour faire défiler un siècle d'histoire, de la Révolution française à la guerre de Sécession, en passant par les guerres indiennes. Sans oublier Napoléon.

Auteur d'une quinzaine de romans, dont *Un très grand amour* (2010), *Dieu, ma mère et moi* (2012) et *La cuisinière d'Himmler* (2013), Franz-Olivier Giesbert a vécu ses premières années aux États-Unis, avant que ses parents s'installent en Normandie. Il a évoqué son père, artiste peintre, très violent, qui battait sa femme, dans *L'Américain* et d'autres ouvrages où il évoquait ces relations difficiles.

Lui-même fils d'un peintre de l'Art Institute de Chicago, Edmund Giesbert, ce père juif, charismatique et talentueux, survivant de la Seconde Guerre mondiale, avait épousé une Française catholique, de fort tempérament, qui ne le quitta pas mais souffrit.

Le « fils de l'Américain », FOG, comme on l'appelait en Normandie, fut lui-même un enfant battu. De cinq à douze ans, prendre le parti de sa mère lui fit vivre un cauchemar. Très près d'elle, qui fut son professeur de philosophie, il se réconcilia avec son père, mais après sa mort. Il



GALLIMARD

Franz-Olivier Giesbert allie ses cultures française et américaine.

choisit alors d'oublier le pire, grâce à la force de son monde intérieur, ancré dans sa vie à la ferme et ses balades dans la nature.

Dès l'enfance, FOG se tourne vers l'écriture. Il pastiche ses auteurs favoris et bientôt se fait un nom dans le journalisme. Sa famille compte de nombreux artistes et, parmi les amis, se trouve Giacomo. Il en sort aussi cultivé qu'éclectique. Ses entretiens littéraires et musicaux sont notoires, comme ses portraits d'hommes politiques, dont Chirac et Mitterrand.

Grand reporter aux États-Unis, homme de foi, végétarien, il a fait carrière dans de grands journaux et magazines, de gauche comme de droite, en surprenant plusieurs. Il est actuellement éditeur de la revue *Le Point*, et il ne mâche pas ses

mots devant les grèves actuelles, alimentant l'encre de ses confrères.

Il ne faut pas confondre FOG avec son frère, Jean-Christophe Giesbert, alias Norman Ginzberg, lui aussi écrivain et homme de communication.

Joie de vivre

On pourrait croire que *L'arracheuse de dents* est pris dans sa vie. Le roman est amusant, vivant. Cette tueuse a de l'appétit, et, féroce, Lucile Bradsock se trouve au-devant de toutes les scènes révolutionnaires. C'est poussé, exagéré, rocambolesque, mais truculent. Le plaisir de s'amuser est évident. Née en 1777, morte quasi centenaire, son héroïne a tout vécu, de Robespierre à la guerre de Sécession en passant par la mort de Marie-Antoinette et un amour illicite avec Apollon, un esclave afro-américain.

Pour un peu, on croirait que cette femme, dentiste, est la vraie aïeule de FOG, qu'il l'a connue et qu'il a tout su d'elle: sa vie à Nantucket, comme son examen du dentier de Washington et son amitié avec Thomas Jefferson, et, en passant, ce petit coup de chapeau à Melville, qui ne mit le pied à Nantucket qu'un an après la sortie de *Moby Dick*.

Cette fantaisie très réussie ponctuée de grandes batailles a valu à Franz-Olivier Giesbert le premier prix Récamier du roman, doté de 5000 euros. Le roman était en lice aux côtés de *La grande arche* de Laurence Cossé et *Veracruz* d'Olivier Rolin. Au jury, on retrouvait Olivier Barrot, Jean-Paul Enthoven, Nicolas d'Estienne d'Orves, Olivia de Lamberterie et Ivan Lévaï. Mme Récamier, femme d'esprit et grande séductrice dans l'histoire, née justement en 1777, at-elle librement inspiré cette Lucile Bradsock?

A signaler, du côté du journalisme politique, *Derniers carnets. Scènes de la vie politique en 2012 et avant*, un titre signé Franz-Olivier Giesbert qui vient tout juste de paraître en France chez Flammarion. On dit l'ouvrage riche de révélations sur François Hollande et sur Nicolas Sarkozy, à la manière pourfendeuse dont le directeur de la rédaction du *Point* règle habituellement ses comptes.

Collaboratrice
Le Devoir

L'ARRACHEUSE DE DENTS

Franz-Olivier Giesbert
Gallimard
Paris, 2016, 440 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

MA VIE, CÔTÉ PÈRE
Michel Contat
Christian Bourgois
Paris, 2016, 120 pages

Michel Contat est l'éditeur de Sartre. Avec Arlette Elkaim-Sartre, il est un exécutant testamentaire de ses écrits. Il lui a consacré tant d'ouvrages qu'on méconnaît cet amateur de contre-culture américaine, aussi critique de jazz. Comment devient-on qui on est? Sartre y a répondu, et Contat le suit, en répondant pour lui-même à la question sartrienne. Ce sont les personnages des romans de Sartre, dit-il, qui ont le plus éclairé sa propre vie. Or la famille vaudoise des Contat est remplie d'étranges personnages. Sartre avait des rapports compliqués avec Freud, mais, selon Contat, il a cherché à fonder ses théories en philosophie. Cela a donné les grandes biographies de Flaubert et de Genet. Contat, lui, en retient l'esprit de contestation, ce que la vie lui a réservé hors de l'institution universitaire, côtoyée par le biais du CNRS en toute indépendance. Contat relit Sartre souvent. Modeste, lorsqu'il en parle, jamais pontifiant, il garde en racontant une distance de conscience, pour laisser passer les forces idéologiques structurant la philosophie sartrienne du présent. Aussi Contat raconte-t-il avec amusement ses relations avec son père, difficile à aimer par ses inconséquences. Ce récit est dédié à son fils. Qui est né en Suisse et ne s'y est pas établi n'ayant pas l'esprit d'un banquier, mais le projet d'un homme de mémoire et de fidélité.

Guylaine Massoutre

LIBRAIRIE	GALERIE	
ACHAT À DOMICILE 514-914-2142		ESPACE LOCATIF DISPONIBLE
Fonds universitaires : • Littérature, Philosophie, Sciences humaines • Pléiade Art québécois et international Livres d'art et livres d'artiste Livres anciens avant 1800 Automatistes, Éditions Erta, Refus Global...	Bel espace chaleureux pour artistes en arts visuels • Consultez notre site web pour les tarifs 2016 Salle disponible sans frais pour lancement de livre ou autre événement littéraire	
1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848 www.bonheurdoccasion.com		

ESSAIS

Le modèle québécois comme projet de société

Pour retrouver son âme et donner le goût du pays, le PQ doit redevenir social-démocrate, croit Pierre Céré

LOUIS CORNELLIER

J'aime bien Pierre Céré. J'aime sa façon de militer à gauche, sans dogmatisme, dans le plaisir, et d'en témoigner avec franchise et limpidité. Né en 1959, à Rouyn-Noranda, dans un quartier populaire, Céré s'est engagé politiquement dès l'adolescence. D'abord près du Parti québécois (PQ), il a rejoint, à 16 ans, le groupe marxiste En lutte!, a ensuite été séduit par l'anarchisme et a tâté de la révolution au Salvador et au Chili. Ses expériences d'extrême gauche lui ont fait prendre conscience que l'avenir de la justice sociale ne passait pas par le projet révolutionnaire, ainsi qu'il l'a raconté dans son essai *Une gauche possible* (Liber, 2010).

Partisan d'une gauche réformiste et résolument sociale-démocrate, Céré, qui est coordonnateur du Comité Chômage de Montréal et porte-parole du Conseil national des chômeurs et chômeuses, a aussi renoué avec ses premiers élans de jeunesse en revenant au PQ en 2014. Or, il n'a rien d'un péquiste pépère, comme en témoigne *Coup de barre*, le nouvel essai qu'il consacre à son programme de refondation du parti de René Lévesque.

Candidat péquiste défait dans Laurier-Dorion à l'élection de 2014, Céré, en 2015, se présente à la direction du PQ. Il sera rapidement considéré comme «le candidat de la contestation». Céré, en effet, ne provient pas du sérail et n'a pas le profil de Pierre Karl Péladeau (PKP), alors perçu comme le nouveau sauveur du projet indépendantiste.

Électron libre

En s'en prenant directement à ce dernier lors de cette course, en l'accusant de vouloir se payer un parti politique, de défendre des politiques de droite, d'être en conflit d'intérêts et de ne pas tout dire concernant les pratiques fiscales de son empire, Céré s'est fait bien des ennemis au sein du PQ. Il faut dire que les partisans de PKP avaient la mèche particulièrement courte.

Plus encore, Céré n'a pas hésité à dénoncer le virage identitaire du PQ et à souligner son in-

capacité à rejoindre les jeunes. C'était bien assez pour que de nombreux péquistes l'accusent d'être un électron libre, nuisible au parti de même qu'à la cause souverainiste, et d'être un suppôt de Québec solidaire (QS). La parution de *Coup de barre* a suscité de semblables réactions. Cela en dit long sur le désarroi qui règne dans les rangs péquistes.

Car Céré, c'est une évidence, aime et admire le PQ. Il en parle comme de «*l'instrument politique le plus important que nous nous soyons donné comme peuple au cours de notre histoire pour un jour, peut-être, arriver à nous émanciper*» par l'indépendance et comme du parti «*qui a le plus contribué à la construction moderne du modèle québécois, en quelque sorte porteur de notre version de la social-démocratie*». S'il respecte QS, le militant lui reproche toutefois son enfermement «*dans sa seule dimension de gauche*».

Pour Céré, notre projet de société, nous l'avons déjà : il tient dans la préservation et l'amélioration, grâce à la souveraineté, du modèle québécois, «*un modèle qui n'est pas fermé à gauche, tout en étant progressiste, capable d'établir des consensus sociaux qui ne peuvent résulter que de la négociation entre les diverses forces qui animent notre société*».

Ce modèle, continue Céré, a permis la création de «*programmes sociaux qui n'ont souvent aucun équivalent dans le reste du continent*». Nous lui devons notamment les centres de la petite enfance, le Chantier de l'économie sociale, le régime d'assurance-médicaments, la Loi sur l'équité salariale, la «Paix des braves», le régime d'assurance parentale et plusieurs autres mesures qui font du Québec «*une société exceptionnelle*».

Céré n'hésite d'ailleurs pas à souligner, à rebours d'un certain discours de gauche, que les gouvernements Parizeau, Bouchard, Landry et même, dans une certaine mesure, Charest ont contribué à ce projet. Il constate toutefois que le gouvernement Couillard mène actuellement «*une attaque en règle, généralisée et frontale*», contre le modèle québécois, déjà affaibli par l'ère Charest.

Les deux pattes du PQ

Or, devant ce démantèlement, le PQ semble exsangue. Il nage dans l'incohérence — il se dit vert sans exclure l'exploitation du pétrole québécois ; il se dit social-démocrate, mais a im-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Malgré tout, Pierre Céré aime et admire le PQ, qu'il décrit comme «l'instrument politique le plus important que nous nous soyons donné comme peuple au cours de notre histoire».

posé des compressions à l'aide sociale lors de son passage au pouvoir — et ne parvient pas à susciter l'enthousiasme. Pour retrouver sa pertinence, ce qui a fait sa grandeur dans l'histoire du Québec, il doit, affirme Céré, recommencer à marcher sur ce que Jacques Parizeau, en 1987, disait être ses deux pattes : la souveraineté et la social-démocratie.

L'avenir de ces deux projets ne passe pas par «*l'amalgame avec la constellation de petits partis et autres mouvements indépendantistes*», mais par «*un nouveau Parti québécois*», franchement progressiste, plutôt de gauche mais sans exclusive, défenseur d'un Québec français et laïque, mais respectueux de la diversité québécoise et soucieux d'éviter la «*dérive identitaire*», une tare abusivement attribuée au PQ par l'ex-candidat.

Il y a de la candeur chez ce militant romantique qu'est Pierre Céré. Homme de gauche, il

croit pouvoir convertir les gens de droite à la social-démocratie par le dialogue. Souverainiste, il se propose de «*gagner les cœurs*» des Québécois issus de l'immigration pour faire le pays. On aimerait qu'il ait raison, mais l'histoire récente nous invite à un certain pessimisme quant à ces stratégies scoutes.

Il reste qu'en cet été de course à la chefferie, l'appel sincère de Pierre Céré à remettre la défense du modèle québécois au cœur du programme péquiste est bienvenu. Préparer «un ostie de bon gouvernement», comme le veut une formule récente, ça passe par là.

louisco@sympatico.ca

COUP DE BARRE

Pierre Céré
Somme toute
Montréal, 2016, 160 pages

L'autre versant de la colline parlementaire

Les partis politiques sont de plus en plus à la remorque des médias à Québec

DAVE NOËL

Les correspondants parlementaires rapportent les faits et gestes de nos élus depuis la fin du XVIII^e siècle. Paradoxalement, ils n'ont guère laissé de témoignages de leur passage dans les galeries du salon vert devenu bleu avec la télédiffusion des débats. L'historien Jocelyn Saint-Pierre a recueilli leurs souvenirs dans le second tome de son histoire de la Tribune de la presse à Québec, de la Révolution tranquille à nos jours.

La «Tribune» regroupe les représentants des médias de la colline parlementaire québécoise depuis 1871. Elle est responsable de l'accréditation des journalistes et de la défense de leur accès aux élus de l'Assemblée nationale. En 1960, elle comptait une cinquantaine d'hommes entassés dans l'antichambre du pouvoir. Leurs machines à écrire faisaient un bruit d'enfer sous un épais nuage de fumée de cigarette.

Les anciens correspondants interrogés par l'auteur évoquent avec nostalgie la belle époque où ils pouvaient jouer au poker avec René Lévesque pour tuer le temps lors des périodes d'obstruction parlementaire. L'alcool coulait à flot. «*Ça buvait, vous ne pouvez pas vous imaginer, les hommes politiques et les journalistes. Je me demande parfois comment on faisait pour passer des lois puis écrire des articles*», confie Robert McKenzie du *Toronto Star*. Contrairement à la Tribune d'Ottawa, celle de Québec possède toujours sa mythique distributrice de cannettes de bière.

C'est dans cet univers masculin qu'est débarquée la



JACQUES BOISSINOT LA PRESSE CANADIENNE

Les femmes sont toujours minoritaires, tant à l'Assemblée nationale qu'à la Tribune de la presse.

jeune journaliste Evelyn Dumas, 19 ans, à quelques mois de l'élection de la première députée québécoise en 1961. Un demi-siècle plus tard, les femmes sont toujours minoritaires, que ce soit au salon bleu (29%) ou à la Tribune (24%), ce «collège de gars» dont les membres sont pourtant prompts à souligner le manque de parité hommes-femmes des partis politiques.

Jocelyn Saint-Pierre a œuvré pendant 35 ans à la Biblio-

thèque de l'Assemblée nationale. Il connaît bien le microcosme unique de la colline où se coudoient les journalistes et les politiciens dans des mêlées de presse musclées. Cette proximité mène parfois au passage d'un univers à l'autre, comme ce fut le cas avec l'élection des anciens correspondants Gérard Deltell, Bernard Drainville et Christine St-Pierre.

Le dernier transfuge en date, Pierre Duchesne, présidait la Tribune en 2009 lorsque ses

prérogatives ont été vigoureusement contestées par le président de Québecor, Pierre Karl Péladeau. En plein lockout au *Journal de Montréal*, le magnat de la presse et futur chef du Parti québécois a tenté en vain de faire accréditer des représentants du *Journal de Québec* au sein de l'institution qui célébrera son 145^e anniversaire en novembre.

Révolution numérique

En quittant *Le Devoir* il y a quatre mois, Bernard Descôteaux se rappelait les moments angoissants passés devant le bélinographe, ce chaînon manquant entre le télégraphe et le télécopieur qu'il avait menacé de défenestrer lorsqu'il était en poste à Québec. C'était avant la révolution numérique qui a accéléré le travail des journalistes pour le meilleur et pour le pire.

«*Plus de nouvelles, plus rapidement, ne veut pas dire nécessairement une meilleure information*», prévient Saint-Pierre en s'inquiétant de la santé de notre démocratie à l'ère des médias sociaux et des journalistes vedettes. «*Le Parlement a besoin que les médias s'intéressent à lui. Hélas, il est rarement présent dans l'actualité. Les chefs de parti, les ministres et les futurs ministres prennent toute la place*», déplore l'historien. La nouvelle course à la direction du Parti québécois lui donnera sans doute raison.

Le Devoir

LA TRIBUNE DE LA PRESSE À QUÉBEC DEPUIS 1960

Jocelyn Saint-Pierre
Septentrion
Québec, 2016, 512 pages

CLARA B.-TURCOTTE

LEMEAC

lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

© Jérôme Bertrand

Demoiselles-cactus

Prix AIEQ des lycéens Suède-Barcelone 2016

Leméac Éditeur offre ses félicitations à Clara B.-Turcotte, lauréate du prix AIEQ des lycéens Suède-Barcelone 2016 pour son roman *Demoiselles-cactus*.

« Ce récit a touché la majorité des lecteurs, qui en ont apprécié le style, l'originalité et le réalisme, ainsi qu'un vocabulaire qui leur permettait de suivre les aventures du personnage, avec lequel ils se sont identifiés. »

Association internationale des études québécoises (AIEQ)